
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/2 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.2.47455

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Europe was conceived or imagined need to devote less attention to the same old cast of friends – Sully, Monnet et al and, instead, to put the multiplicity of identities and diversity of opinions first, to emphasise the degree to which Europeanness was controverted, to stress the marginality of intellectual constructions of Europe, the important contrary ideological thrusts – of religion, class and politics – and thus to understand the short-term and fragile nature of the modern movement. That does not necessarily make it less valuable, but it does ensure that care is taken not to suggest that there was and is an inevitable process at work. The authors of this important volume thus provide much food for thought. To suggest that they offer a less than complete account is not to qualify their fruitfulness, but simply to underline the complexity of the task.

Jeremy BLACK, Exeter

Wolfgang E. J. WEBER (Hg.), *Der Fürst. Ideen und Wirklichkeit in der europäischen Geschichte*, Köln (Böhlau) 1998, 248 S.

Le prince, de l'Antiquité à la fin du XX^e siècle, d'Auguste à Juan Carlos, tel est le thème de ce recueil introduit par Wolfgang E. J. WEBER. S'intéresser aux princes, ce n'est pas s'abandonner à la nostalgie pour un monde que nous avons perdu; c'est faire l'histoire de la *Herrschaft*, c'est révéler le rôle des dynasties dans la fondation et la constitution des Etats modernes – les Habsbourg fournissent un magnifique exemple –, c'est reconnaître que pendant de longs siècles, la noblesse fut la principale force politico-sociale, c'est établir le lien dialectique entre le prince et son temps, la notion de dynastie, avec son déterminisme biologique, étant aussi un produit du développement historique. Cette nouvelle histoire des princes il faut la renouveler en utilisant les méthodes modernes de l'histoire anthropologique et culturelle.

Le fondement antique est fourni par le principat romain tel qu'il fut institué par Auguste et tel qu'il perdura jusqu'à Dioclétien. Sous la République, le *princeps*, c'est le premier dans un groupe et le terme eut d'abord un sens militaire; au civil, il désigna le premier dans l'Etat, le *princeps senatus*, nommé pour cinq ans par les censeurs, ayant le privilège de dire son opinion le premier. Le sens se banalisa et bientôt les *principes civitatis* désignèrent les *optimates*. A partir d'Auguste et de son action persévérante, on assista à une accumulation sur une même tête des diverses fonctions: titre d'Auguste, intégralité de la *tribunicia potestas*, élément fondamental de la titulature et de la datation, *pontifex maximus*, *pater patriae*, *imperator*... La succession fut assurée par l'adoption. Le domaine de la représentation est riche de monnaies, de portraits, de bustes, de statues; les arcs de triomphe et les colonnes célébrèrent les victoires; les temples attestent de la divinisation des empereurs. Mais *damnatio memoriae* et *abolitio nominis*, manipulation des inscriptions, destructions de statues firent plus que ruiner les réputations. Avec Dioclétien, la Tétrarchie donna de nouvelles bases à l'Empire; cinquante ans plus tard, Constantin accentua les traits personnels de la fonction. A la fin du IV^e siècle, le titre de *pontifex maximus* est abandonné.

Les réalités médiévales sont appréhendées à travers l'exemple du Saint-Empire romain germanique par Dieter MERTENS (et aussi W. E. J. WEBER dans l'introduction). Dans un *Reich* qui demeure électif et où la Bulle d'Or de Charles IV institue une véritable *Nebenregierung*, comment se fait l'ascension des familles nobles vers le titre de *Fürst*? Le terme désigne les proches et immédiats du roi, décorés du titre de duc; la hiérarchie est fixée sous Barberousse: 22 princes d'Empire temporels et 92 spirituels. C'est l'empereur qui accorde les élévations de classe, sans pour autant qu'il puisse transformer cette prérogative en un instrument efficace de puissance. Le Wurtemberg est pris comme exemple: en 1495, son comte, dont la famille avait été apparentée aux Saliens, à cause de la puissance acquise par l'achat de comtés et de seigneuries, plus que par le nombre de ses vassaux, devint prince par

la volonté de Maximilien I^{er} et aussi parce qu'il fut reconnu par ses pairs lors de la cérémonie d'intronisation. L'érection du Wurtemberg en duché fit disparaître vingt fiefs d'Empire et quarante titres allodiaux. Le duc fit alors partie des 5% des princes qui furent au premier rang, 10% des dynasties se satisfaisant d'un second rang, 25% n'étant que très moyennes et 60% carrément insignifiantes.

Le développement de l'Etat princier moderne, corrélé avec la longévité des familles régnantes, est traité par l'auteur de l'introduction. La dynastie avec son fondateur, ses règles de transmission de la couronne et de préservation du patrimoine, la formation qu'elle assure à ses représentants, le patronage et le clientélisme qu'elle entretient, s'identifie à un Etat dont elle confisque les instances dirigeantes aux dépens de la noblesse et de l'Eglise, institution universelle. Le XVII^e siècle est un moment privilégié pour étudier les liens entre Etat et dynastie, dans les réalités du pouvoir comme chez les théoriciens (Conring, Peter Müller ...) qui insistent sur les mariages pour la perpétuation de la lignée, sur les qualités du prince: *prudentia, justitia, magnanimitas, temperantia, liberalitas, fides, fortitudo, veritas, clementia* ... La primogéniture mâle apparaît comme la meilleure solution; les pactes de famille peuvent remédier aux cas d'absence d'héritier masculin. Toujours les règles de succession doivent être des lois fondamentales.

Harm KLUETING présente le prince éclairé. Si pour Schlosser, beau-frère de Goethe, le meilleur despote ne peut être un *Aufklärer*, les physiocrates, Voltaire, Pezzl et bien d'autres sont d'un avis contraire. Faut-il systématiquement conjointre absolutisme éclairé et prince éclairé? Struensee, Pombal, Tanucci, Kaunitz avant 1780, Montgelas montrent que le système peut être lié à un ministre. Les souverains éclairés participent-ils aux Lumières? Ils ont eu des précepteurs éclairés, nourris des idées du droit naturel (Beck pour Joseph II), ils ont lu les grandes œuvres des philosophes français, de Fénelon à Montesquieu et Rousseau, ils sont férus d'économie et de sciences camérales et parfois initiés dans la franc-maçonnerie. Une pierre de touche est bien l'abandon par le prince de sa légitimation par le droit divin. Frédéric II de Prusse, intellectuel sur le trône et déiste, franchit le pas et fonda sa légitimité sur le fait qu'il se voulait le premier serviteur de son Etat; Pierre-Léopold, comme grand-duc de Toscane, envisagea une vraie constitution moderne pour son Etat italien. Frédéric II demeura néanmoins un autocrate. Et pour tous les souverains qualifiés d'éclairé, il faut mesurer l'écart entre les intentions et les réalisations et dire l'éloignement, à partir des années 1770, par rapport à des Lumières qui se radicalisent.

A la fin du XIX^e siècle et au début du suivant, François-Ferdinand d'Este, héritier de François-Joseph après le suicide de Rodolphe, illustre le cas d'une puissance potentielle (Günther KRONENBITTER) dans un Etat qui s'identifie encore fortement à une *Hausmacht*. On sait que les rapports entre le vieil empereur et son neveu furent toujours difficiles, le parti du Belvedere tâchant de gagner des territoires politiques sur le parti de Schönbrunn. C'est dans le domaine militaire que François-Ferdinand se tailla un rôle, renforcé en 1913 par sa nomination comme inspecteur général d'une armée dont il voulut avec acharnement préserver l'unité et dont il pensait qu'elle était la condition même de l'existence de la monarchie. En politique extérieure, il obtint en 1906 le départ de Goluchowski et fut en total accord avec Berchtold, nommé en 1912. Il œuvra pour une solution pacifique avec la Serbie, craignant que la Double-Monarchie ne fût entraînée dans un conflit avec la Russie. Il fut l'ennemi constant des élites magyares et de la magyarisation et tenta, sans succès, de nouer des liens avec l'opposition hongroise et les nationalités slaves et roumaines du royaume. Quelques projets agités au Belvedere, trialisme, fédéralisation ..., ressurgirent pendant la Première Guerre mondiale. Certains pensent que François-Ferdinand aurait pu sauver la Monarchie du désastre final ... Son avènement aurait sans doute provoqué un clash avec les Hongrois. Et que dire de la haine qu'il nourrissait pour les juifs, les francs-maçons, les athées ... Cet autocrate réactionnaire, selon Ernst von Koerber, était plus proche du XVII^e que du XX^e siècle!

Juan Carlos, lui, a bien sauvé l'Espagne (Walther L. BERNECKER), à tel point que la *transición* peut servir de modèle pour les dictatures d'Amérique du Sud. La première phase de la transition débute à la mort de Franco en 1975, s'achève en 1978 (adoption de la constitution), ou en 1981 (l'échec du putsch) ou encore en 1982 (les socialistes au pouvoir). Comment Juan Carlos s'est-il dépris de l'empreinte franquiste? En 1969, lorsque le Caudillo présenta le futur roi aux Cortez, celui-ci jura fidélité au »mouvement national«, i. e. au franquisme. En 1975, il dut choisir entre la rupture radicale avec le régime qui l'avait intronisé et la correction graduelle du système. Bien conseillé, il opta pour la seconde solution et par degrés, il se désolidarisa du franquisme (remplacement d'Arias Navarro par Adolfo Suarez). Il entretint des liens serrés avec le commandement militaire, proclama l'amnistie, voyagea dans le pays pour soigner sa popularité, insista dans ses discours sur sa légitimité à régner et les devoirs que cela impliquait. Dans la constitution, Juan Carlos est présenté comme l'héritier légitime de la dynastie, ce qui gomme la genèse franquiste de son pouvoir. A cette légitimité de type ancien, Juan Carlos ajouta, par son rôle politique, par sa détermination lors du putsch de 1981, une véritable légitimation démocratico-charismatique. Les sondages ne cessent de traduire l'accroissement de la popularité de celui qui veut être un *poder moderator*. Dans les années 1920–1930, la démocratie semblait passer par l'élimination de la monarchie; un demi-siècle plus tard, Juan-Carlos, c'est la Monarchie plus la démocratie. Cet avatar ultime et rassurant de l'incarnation du prince sera-t-il le dernier que nous réserve un monde qui a usé en un siècle nombre d'innovations politiques? Faut-il voir là une ruse de l'histoire ou alors un témoignage de la sagesse de la vieille Europe?

Claude MICHAUD, Paris

Allan ELLENIUS (Hg.), *Iconography, Propaganda, and Legitimation*, Oxford (Clarendon Press) 1998, XIX–310 S. (The Origins of the modern state in Europe 13th to 18th centuries).

»Iconography, Propaganda, and Legitimation« presents one of the seven themes put forward by the European Science Foundation-project on the origins of the modern state: the changing representations of political power from the thirteenth to the eighteenth centuries. Art historians and historians from various European countries discussed this theme in a serie of conferences held between 1989 and 1992; this volume presents their endeavours in written form.

In a useful but very concise introduction the editor, Allan ELLENIUS, spells out the major fields of research, and offers some interpretations. Kurt JOHANNESSON, opening the first section, scrutinises the role of literary and visual portraits of rulers, and notes their didactic and rhetorical nature. The portraits had to convince and instruct both courtiers and those subjects able to understand them. Johannesson attacks the aesthetic nineteenth-century overstatement of Renaissance »individualism« : rulers' portraits, he argues, depicted »exempla« more than individuals. Friedrich POLLEROS describes the various ways in which Hercules and Herculean imagery (the choice between vice and virtue, the defeat of serpents and other monsters) were used to glorify rulers and educate their subjects. Hercules, probably the most important figure of identification for rulers in the early modern age, took on various forms, following the prescripts of humanism, counter-reformation, absolutism, and enlightenment. Matthias WINNER analyses the political program of Rubens' paintings for Maria de Medici's gallery in the Palais de Luxembourg, concentrating on the orb as a symbol of state. Winner also discusses the formative stages of the co-operation and the contacts between painter and patron.

In the second section of the book Fernando CHECA CREMADES and José NIETO SORIA have contributed articles with a wider scope, and a more historical focus. Checa Cremades concentrates on court painting, but he also shows the gradual development of a »Spanish«